

Québec français



Henri Lopes, *Dossier classé*
Critique du pouvoir et quête de l'identité

Madeleine Borgomano

Number 127, Fall 2002

Littératures de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55811ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Borgomano, M. (2002). Review of [Henri Lopes, *Dossier classé* : critique du pouvoir et quête de l'identité]. *Québec français*, (127), 52–52.



À l'occasion de la remise d'un doctorat honorifique à l'écrivain africain Henri Lopes, dans le cadre des Fêtes marquant le 150^e anniversaire de fondation de l'Université Laval et le 340^e anniversaire de fondation du Petit Séminaire de Québec, la revue *Québec français* a demandé à Madeleine Borgomano, professeure à la retraite de l'Université d'Aix-en-Provence et grande spécialiste des études africaines, de présenter le nouveau roman de l'écrivain, *Dossier classé*.

HENRI LOPES, *Dossier classé**

Critique du pouvoir et quête de l'identité

Avec *Dossier classé*, Henri Lopes, longtemps préoccupé surtout dans ses romans par la question du pouvoir, poursuit la veine plus intimiste inaugurée par *Chercheur d'Afriques* (1989), Grand Prix de la Littérature d'Afrique noire, quête d'identité, en partie autobiographique, d'un métis. *Dossier classé* inverse le schéma de *Chercheur d'Afriques*. Le narrateur, Lazare Mayélé, à l'inverse d'André Leclerc, a une mère blanche et un père noir. Alors que Leclerc recherchait en France un père défaillant, Lazare, installé et marié aux États-Unis, revient dans son Afrique natale, dont il avait été arraché à six ans, à la suite de l'assassinat de son père, Bossuet Mayélé, avocat et tribun militant. À la recherche de traces de son père, il affronte un continent dont il se réclame mais dont il a une peur terrible qui se manifeste dans sa vision hallucinée de la forêt dense traversée par le train : « Je demeurais les yeux rivés sur la jungle silencieuse et menaçante. Un fouillis d'arbres géants, de fourrés impénétrables et de lianes, d'ombres et de pièges. Elle me repoussait » (p. 58).

Officiellement, Lazare, journaliste à la revue *African Heritage*, écrit un reportage sur la situation politique du « Mossika » en voie de démocratisation. Il mène, en fait, deux enquêtes qui se recoupent par leur dimension politique et *Dossier classé* apparaît alors comme une synthèse des deux orientations principales de l'œuvre de Lopes, la critique du pouvoir et la quête de l'identité.

En donnant au pays natal un nom de fantaisie, l'auteur revient à une pratique courante chez les premiers romanciers africains, mais tombée en désuétude avec

l'affaiblissement de la censure. Est-ce pour élargir la portée du récit, en le délocalisant, ou pour signifier l'impossibilité d'atteindre le pays « réel », voire le réel lui-même ?

Le narrateur adopte un style très sobre, mais cite volontiers le parler savoureux de ses interlocuteurs africains, assorti d'italiques qui montrent bien à quel point il est devenu « étranger dans son propre pays » (p. 12). D'ailleurs, il ne comprend plus les gens du Mossika quand ils parlent « en langue ».

La construction complexe du roman résulte de la double enquête dont le déroulement fournit une trame purement chronologique, car Lazare ne se laisse guider par aucune logique autre que l'enchaînement aléatoire des rencontres. Sur cette trame, la quête du père entraîne d'incessants retours en arrière, au gré des souvenirs et des récits rapportés. Le récit navigue ainsi de manière indécise, entre le présent du fils et le passé du père, sans parvenir à reconstruire une cohésion, à démêler causes et responsabilités.

Le Mossika que découvre Lazare est dans un état « bien plus pire qu'avant la démocratie » (comme dit le chauffeur de taxi en conduisant à vive allure sa voiture délabrée dans les rues sans lumières de Port Lamentin) : « Mouvance présidentielle aussi bien qu'opposition, tous étaient des crocodiles du même marigot. Quant à la Conférence nationale, souveraine, bien sûr, ç'avait été une belle foire d'empoigne » (p. 83).

Comme la plupart de ses interlocuteurs, dont les propos amers affichent un regret de l'époque coloniale, Lazare se démarque du militantisme qui a tué son père

et se défie de la politique. Paradoxalement, tout en jugeant « insupportable » l'engouement irréflecti pour « le devoir de mémoire » (p. 134), il travaille activement à combler les vides de sa propre mémoire. Mais la tâche s'avère impossible. Toute trace écrite a été effacée, les lieux ont changé de nom, les témoins ont disparu, se dérober ou se taisent. Seule subsiste la « tradition orale » (p. 75) transmise par Mama Motema, mère adoptive qui a vécu les événements sans les comprendre, et surtout la rumeur, finalement seule crédible. L'identification des assassins est impossible : « la complicité de tous par lâcheté » (p. 221) dissout toute reponsabilité. Si le reportage est un succès, l'enquête est un échec. D'ailleurs, comme l'affirme « l'oncle » Goma : « Les enquêtes n'aboutissent jamais chez les Zoulous. On ne peut pas savoir la vérité chez les Zoulous » (p. 236).

La mort du père est bien « une affaire classée » (p. 162). Pourtant, de retour en Amérique, Lazare décide d'entreprendre un roman sur les Afriques, façon peut-être de rouvrir quand même le dossier ?

Le lecteur se laisse aisément prendre à ce roman du désenchantement. Peut-être à cause des incertitudes et des contradictions entre lesquelles le personnage louvoie sans prétendre fournir de réponse claire ? Peut-être à cause de la musique consolatrice, chère à Lopes, présente tout au long du roman et dès la très belle chanson du premier chapitre qui pourrait être un guide pour apprendre « à lire le pays ».

MADELEINE BORGOMANO

* Paris, Seuil, 2002, 252 pages.